

Cela se passe en Portugal, à une époque quelconque, sous un roi quelconque, auquel il était réservé de revivre sous les traits de M. Marchot. Deux diplomates arrivent à Santarem, chargés chacun d'une importante mission. L'un, le duc d'Aguilar (Grignon) est en quête d'une nourrice pour l'infante, qui est tout près d'avoir un enfant, d'où il suit qu'elle n'est plus infante que de nom. L'autre, le baron de Casillas, ne tient sa mission que de lui-même; c'est comme on pourrait dire, un fil volontaire dans l'écheveau de Pufendorf; et la mission qu'il s'est donnée est bien un peu scabreuse, surtout pour un commençant. Il vient tout juste à Santarem, sans hésiter, comme si une étoile le conduisait, à la recherche d'une jeune fille dont son roi a trouvé le portrait dans une allée du parc royal à Lisbonne. Ce roi, dont je suis bien fâché de ne pas savoir le nom (c'est la faute des auteurs), est amoureux, mais amoureux comme on ne l'est qu'en Portugal, de l'original du portrait qu'il a trouvé; et à celui qui lui fera connaître ce précieux original, il n'aura rien à refuser. J'oubliais de dire que ce portrait est entouré de diamants, *magnifiques du reste*, à ce que prétendent MM. Dennery et Granger; mais il est possible que ce soit seulement un prétexte pour rimer avec *céleste*.

Donc, voilà le d'Aguilar (le père nourricier) et le Casillas, lequel n'a pas l'air de se douter qu'il fait là un gros aubergiste, le seigneur Pablo, qui est marié, et qui vient d'avoir un garçon, d'où il résulte que sa femme (Mlle Bourgeois) est dans les conditions voulues pour remplir le *noble emploi* qui fait l'objet de la mission du duc d'Aguilar. Mais, à ce propos, pourquoi diable l'infante n'a-t-elle pas envoyé son accoucher plutôt que ce duc, évidemment peu expérimenté dans la pratique obstétricale? Après tout, me dira-t-on, il est possible que les ducs portugais reçoivent une éducation plus complète que celle des ducs et marquis nés sous d'autres cieux. Le duc fait si bien qu'il enlève madame Pablo (toujours Mlle Bourgeois), en même temps que le Casillas enlève la jeune fille dont il a le portrait (ce portrait trouvé par le roi), laquelle jeune fille n'a rien eu de plus pressé que de venir lui montrer sa bonne et fraîche figure flamande. Il s'agit de Mme Lauters.

Mais il y a un amoureux, un soldat, qui a été deux fois sergent et deux fois cassé, un bon garçon, assez mauvaise tête, et qui se met à courir après sa fiancée. Il arrive tout juste (nous sommes au second acte) au moment où le seigneur de Casillas gronde la petite de n'avoir pas été assez aimable avec le roi. Manoël (c'est le nom du soldat amoureux) veut percer le sein de Casillas. Mais bast! il avait compté dans sa jeune amie, ou plutôt sans son portrait, qui se trouve précisément là pour arrêter la pointe de l'épée vengeresse. Là-dessus le roi arrive, puis Grignon (le duc). Manoël dit au roi qu'il n'est pas le roi, parce qu'un roi *c'est l'honneur, la clémence*; et le roi trouve, avec raison, qu'on n'use pas de politesse envers sa majesté. Il attend encore un certain temps, et quand la mesure de l'outrage est comble, il fait arrêter le susdit Manoël. Soit dit en passant, cette scène a paru renouvelée de *Don César de Bazan*. A la vérité, le délit ne serait pas sans excuses, attendu que M. Dennery se serait volé lui-même.

Mais qu'est devenu le brave Pablo, lequel passe sa vie à demander qui embrasse sa femme, et se calme aussitôt qu'il a reconnu le délinquant. Ce digne Portugais n'est pas absolument un sot, comme il en avait le droit de par son rôle comique d'opéra-comique. Il n'a fait ni une ni deux, et il a pris la place du valet de pied derrière la voiture du duc d'Aguilar, quand celui-ci a enlevé sa femme; de sorte qu'il est arrivé en même temps qu'elle et lui au palais royal, à Lisbonne.

Tout le monde entre dans ce palais *ad libitum*, d'un bout à l'autre de la pièce, et on finit même par y faire arriver un régiment, tambours et musique en tête. Si M. Gevaert avait eu besoin de quelques coups de canon pour renforcer l'orchestre, on

n'y aurait pas regardé, et l'artillerie aurait manœuvré dans les appartements royaux. On fait Pablo *capitaine des chiens du roi*, et il se calme. M. Prilleux, qui est un excellent artiste et ne restera pas long- //339// temps [longtemps] au boulevard, chante là-dessus de charmants couplets, paroles et musique (il est vrai que les paroles sont de lui). Mais comme il y a eu deux femmes enlevées, Prilleux, auquel on parle d'une jeune fille, se demande comment une jeune fille peut être la nourrice de l'enfant de l'infante, et il s'indigne des mœurs de la cour. Il est naturel aussi qu'il soit un peu inquiet de sa moitié, s'il est vrai que mademoiselle Bourgeois ne soit plus chargée de la subsistance du prince nouveau-né. Bref, il y a là un *quiproquo* assez drôlatique.

Cependant le jeune Manoël s'est mis dans un assez mauvais cas: il est un peu question de le fusiller, ce qui paraît le contrarier considérablement, non pas pour la vie elle-même, car il connaît son métier de jeune premier, et il s'en soucie aussi peu *qu'un poisson d'une pomme*, mais à cause de sa fiancée.

Toutefois, il se trouve que cette fiancée est la propre fille du duc d'Aguilar, lequel avait eu la singulière idée de lui laisser faire le métier de blanchisseuse, probablement pour la conserver sans tache et aussi pour que MM. Dennery et Granger pussent intituler leur pièce *les Lavandières de Santarem*. D'un autre côté, le baron de Casillas reconnaît qu'il a commis une légère indécatesse en voulant procurer une jeune beauté à son souverain, et il fait pénitence en employant tous ses efforts pour sauver Manoël. Le roi, qui lui avait engagé sa parole, lui dit qu'il accordera la grâce du pauvre soldat pour le crime de lèse-majesté, mais que ce sera tout. Or, comme ce jeune infortuné va être déclaré déserteur dans quelques minutes pour avoir quitté son régiment, dans l'intention d'ailleurs honorable de voler à la défense de sa fiancée, il va être refusillé. Mais c'est alors que le régiment arrive de plain-pied dans le palais, et cette manœuvre hardi sauve Manoël. Tout le monde s'embrasse, hormis le roi, qui profite de ce moment pour quitter son costume et aller se reposer des fatigues d'une vilaine campagne dans le pays de Cythère.

Je n'ai rein dit d'un petit colonel de seize ans (Mlle Girard), qui va et vient à travers la pièce et n'y tient ni par les pieds ni par la tête.

Il y a quelques platitudes, et pis encore, des indécences dans le dialogue. Quand Pablo s'est plaint de ne pouvoir plus voir sa femme qu'une fois par mois, encore devant témoins, le public a murmuré. Mais M. Prilleux a si bonne tenue, que le danger a été conjuré. Ailleurs, le roi dit à ses courtisans: *Nous ne vous retenons plus*, et Casillas, qui a de l'esprit, s'avance vers le public et dit, d'un air profond: *Traduction libre: Allez-vous-en....*

Voilà pour la pièce et pour le dialogue. Arrivons à la musique, et parlons sérieusement, car on ne saurait parler autrement de l'œuvre nouvelle de M. Gevaert.

M. Gevaert est à la fois un compositeur de science et d'instinct. On sait comment il est devenu musicien: sans maître et sans modèles; en faisant tous les dimanches sa partie au lutrin de son village, les secrets de la mélodie lui furent révélés comme par enchantement, et la réflexion aidant, il se trouva un beau jour qu'il pouvait non-seulement développer ses idées musicales, mais encore leur donner pour soutien une harmonie parfaitement correcte. Le Conservatoire de Bruxelles compléta promptement ces dons de la nature, et des voyages en Italie, en Allemagne et en Espagne lui donnèrent en moins d'une année cette maturité de talent qui fut remarquée dès son début sur notre troisième scène lyrique.

De sa première éducation de village, M. Gevaert a conservé toute la naïveté, et

il a beau tourmenter son esprit pour chercher l'originalité, il n'est vraiment original que lorsqu'il se laisse aller à son inspiration naturelle, ou, pour mieux dire, à son instinct, qui est merveilleux. Ce qui m'a le plus frappé dans la nouvelle partition, c'est la partie instrumentale; on dirait que c'est l'œuvre d'un maître qui a passé sa vie à jouer de l'orchestre.

L'ouverture des *Lavandières* est une belle page symphonique, qui débute par un bel andante et finit par un boléro brillant, neuf de forme et très-mouvementé. Il y a dans le milieu des modulations très-ingénieuses et des dessins du meilleur goût. L'introduction renferme des couplets du ténor, un boléro dialogué entre le ténor et la cantatrice et des danses. Tout cela est bien traité, souvent bien trouvé, mais parfois trop travaillé. L'air avec chœur sur un mouvement de marche, rondement chanté par Mlle Girard et terminé par un accompagnement de tambour, qui donne au refrain un ton martial en harmonie avec la situation, est un excellent morceau par la coupe, le rythme et la simplicité du motif principal. Mais le meilleur morceau du premier acte, sans contredit, c'est la romance de Mme Lauters.

J'ai mes amis, j'ai mes compagnes,

Que je chéris comme des sœurs.

Le tour en est aussi heureux qu'élégant, et il y règne un sentiment de tendresse qui a ému toute la salle à plusieurs reprises. Mme Lauters a eu pour cette délicieuse inspiration des accents d'une adorable naïveté. C'est là que son succès a commencé, et jusqu'à la fin elle s'est soutenue à la hauteur de ce brillant début. Un trio et un duo où il y a des bonnes choses, mais qui m'ont semblé un peu tourmentés, complètent cet acte, le meilleur, sans aucun doute, de la partition.

Le chœur des femmes qui ouvre le deuxième acte est écrit de main de maître; il a été peu remarqué. S'il modulait moins, il produirait plus d'effet. Il sera mieux apprécié au piano qu'à la scène. Ce chœur précède un grand air qui a été composé pour mettre en relief les moyens exceptionnels et vraiment extraordinaires de la cantatrice. Mme Lauters y a déployé cette puissance de voix et cette facilité naturelle qui ont sur le public un attrait irrésistible. Des tonnerres d'applaudissements ont éclaté sur sa cadence finale, où elle lance les notes les plus aiguës du soprano, des *la* et des *si*, avec un laisser-aller sans pareil. C'est éblouissant d'effet!

Les danses occupent une large place dans le deuxième acte; elles sont amusantes, réglées avec intelligence et suffiraient seules à sauver la pièce, qui ne brille ni par la variété ni par la nouveauté des situations. On a surtout applaudi une sorte de bourrée où s'agite et se trémousse de la façon la plus bouffonne un danseur qui ne serait pas déplacé sur la scène de l'Opéra. Rien de plus gracieux, de plus vif et de plus original à la fois que la musique de ce pas, dont le succès a été très-grand et très-légitime. Dans le trio qui suit, il y a une phrase exquise sur ces paroles:

Voilà ce que je dirais, moi,

Si je parlais devant le roi.

Mme Lauters l'a dite avec une expression vraie et touchante, qui lui a valu d'unanimes applaudissements.

Les couplets que chante Prilleux quand on vient lui annoncer qu'il est nommé capitaine des lévriers, sont une imitation assez ingénieuse de l'aboïement des chiens.

Cette imitation se reproduit dans l'accompagnement, qui vise un peu trop à l'originalité. Passons sur une scène de duel, longue et froide au point de vue musical et dramatique, pour louer sans restriction la romance qui suit. C'est une mélodie élégiaque, qui se développe largement, et dans laquelle Mme Lauters a fait vibrer toutes les cordes de la passion.

Le troisième acte commence par un quatuor d'une belle facture, où le tintement des cloches se mêle de la façon la plus heureuse à l'harmonie des voix et à celle de l'orchestre. Cet acte renferme peu de musique, et l'on ne saurait trop louer le compositeur de sa sobriété. A la fin de la pièce, tous les acteurs ont été rappelés, et le nom de M. Gevaert a été proclamé au milieu des applaudissements de la salle entière. *Les Lavandières* viennent d'élever Mme Lauters au premier rang des cantatrices parisiennes. Tout le monde voudra l'entendre dans le rôle de la Lavandière, et son succès assure pour // 340 // longtemps le succès de l'œuvre dont elle est la plus brillante interprète. Décors, costumes, mise en scène, danses, chœurs et orchestre, tout est digne d'éloge; c'est, pour M. Pellegrin, une belle entrée en campagne.

**LA FRANCE MUSICALE, 28 octobre 1855, pp. 338-340.**

Journal Title: LA FRANCE MUSICALE  
Journal Subtitle:  
Day of Week: Sunday  
Calendar Date: 28 October 1855  
Printed Date Correct: Yes  
Volume Number:  
Year: 19  
Series:  
Issue: 43  
Livraison:  
Pagination: 338-340  
Title of Article: Théâtre-Lyrique  
Subtitle of Article: Première représentation des LAVANDIÈRES DE  
SANTAREM, poème de MM. Dennery et Granger,  
musique de M. Gevaert.  
Signature:— M. Escudier  
Pseudonym —:  
Author: — Marie Escudier  
Layout: Internal review  
Cross-reference: